KREBS (Gilbert), *Les avatars du juvénilisme allemand, 1896-1945*

Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2015, 366 p.

Marie-Bénédicte Vincent

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/3245>

DOI : 10.4000/histoire-education.3245

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2016

Pagination : 117-120

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Marie-Bénédicte Vincent, « KREBS (Gilbert), *Les avatars du juvénilisme allemand, 1896-1945* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 146 | 2016, mis en ligne le 30 décembre 2016, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/3245> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.3245>

ser l'affirmation de l'autonomie scolaire et comprendre les relations toujours situées historiquement qui déterminent la valeur, les enjeux et les fonctions des disciplines scolaires dans une société.

Catherine Radtka

KREBS (Gilbert)

Les avatars du juvénilisme allemand, 1896-1945

Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2015, 366 p.

Cet ouvrage est une belle synthèse, illustrée de plusieurs cahiers de photographies d'époque, sur le « mouvement juvéniliste » en Allemagne entre 1896 et 1945 : son auteur, germaniste bien connu et spécialiste de l'histoire des idées, traduit ainsi le terme de *Jugendbewegung*, qu'il faut considérer à la fois au singulier et dans sa diversité. Il ne s'agit pas en effet d'une organisation de jeunesse en particulier, mais plutôt d'un vaste mouvement social dans lequel se reconnaissent une grande quantité d'associations et d'organisations de jeunesse qui, par-delà leurs différences idéologiques, confessionnelles ou d'activités, revendiquent toutes une autonomie d'engagement et de valeurs par rapport au monde des adultes et, plus généralement à la société bourgeoise et à la vie politique au sens partisan. L'introduction postule que ce mouvement constitue une spécificité allemande (p. 8).

La date de 1896 est symbolique : elle correspond aux premières randonnées organisées par des lycéens de Steglitz en banlieue berlinoise. 1945 marque la fin et le discrédit de ce mouvement juvéniliste, à qui il est reproché de s'être trop facilement accommodé au nazisme. Entre ces deux bornes, l'auteur distingue quatre grands moments, qui fournissent globalement la trame de l'ouvrage (une chronologie est fournie en annexe). Chacun moment est associé à une organisation spécifique, qui incarne particulièrement bien l'ensemble du mouvement juvéniliste de la période considérée.

La première phase est celle de la naissance et de l'essor du *Wandervogel* (Oiseau migrateur), mouvement urbain et protestant qui essaime dans toute l'Allemagne : ses membres ne doivent pas être vus comme des rebelles contestant l'ordre bourgeois de l'empire wilhelminien. Les jeunes de moins de 25 ans, qui constituent plus de 52 % de la population allemande en 1910, revendiquent

surtout une organisation autonome face au monde des adultes et un espace de liberté. Ils développent des pratiques appelées à se diffuser dans d'autres associations, comme le fonctionnement en petits groupes très indépendants les uns des autres, le retour à la nature (contre la société industrielle), la randonnée, le chant, et le port de certains habits ou attributs (à distinguer d'un uniforme) : le sac à dos, le chapeau de feutre, les culottes courtes. On peut voir dans le mouvement une réception des auteurs du pessimisme culturel de la fin du XIX^e siècle (Nietzsche, Lagarde, Langbehn). Les pédagogues du début du XX^e siècle, notamment le plus célèbre d'entre eux Gustav Wyneken (fondateur d'une communauté scolaire libre, *Freie Schulgemeinde*, se définissant contre le modèle scolaire), tentent de capter ce mouvement de jeunesse, qui garde ses distances. Il n'y a pas de politisation au sens partisan du *Wandervogel*. Celui-ci est gagné par l'antisémitisme et exclut dans les années 1910 les Juifs de ses rangs. C'est aussi un vecteur de nationalisme. Le *Wandervogel* participe à la grande fête de la jeunesse en octobre 1913 au *Hoher Meissner* (colline près de Kassel), qui, à l'initiative des étudiants, constitue une acmé du mouvement juvénile d'avant-guerre, dans le contexte de la commémoration de la bataille des peuples à Leipzig de 1813.

Le deuxième moment est celui de la Première Guerre mondiale et des années de révolution entre 1918/1919 et 1923. La *Freideutsche Jugend*, fondée en 1913, incarne particulièrement cette soif de liberté d'une certaine frange de la jeunesse, mais aussi ses âpres divisions lors de la révolution. Si Wyneken a été associé un temps en tant que conseiller auprès du premier gouvernement révolutionnaire des commissaires du Peuple en Prusse en novembre 1918, il est chassé fin décembre 1918 de ce poste. La *Freideutsche Jugend* est partagée entre courants opposés, révolutionnaires et conservateurs, et ses débats dans les revues ou les assemblées générales, pourtant de très bonne tenue intellectuelle (de meilleur niveau que ceux du *Wandervogel*), restent finalement stériles et ne débouchent pas sur l'action ou sur une direction à suivre. Rappelons que la République de Weimar n'a pas réussi à réformer le système scolaire allemand. La période est aussi celle où les Juifs allemands s'engagent dans des mouvements spécifiques gagnés au sionisme.

Le troisième moment correspond aux années de stabilisation entre 1923 et 1933. C'est l'apogée d'un nouveau type d'organisation de la jeunesse, appelé la *Bündische Jugend* (Jeunesse ligueuse), qu'il ne faut pas confondre avec les ligues françaises de l'entre-deux-guerres. La *Bündische Jugend* se définit

en effet comme apolitique. Elle est élitiste, recrute dans les milieux éduqués (lycéens, étudiants) et se définit par son souci de l'ordre (par opposition au caractère désordonné du *Wandervogel*). Elle vise à former des jeunes ayant le sens des responsabilités et une mission dans la régénération de l'Allemagne, ce qui lui fait entretenir une proximité avec la Révolution conservatrice. Son organisation phare est la *Deutsche Freischar*, fondée en 1937. Sans être fasciste, la *Bündische Jugend* rejette la République de Weimar et ne soutient pas la démocratie qui divise : elle souhaite instaurer une « communauté du peuple » (*Volksgemeinschaft*). En ce sens, elle a une responsabilité (sinon une culpabilité) dans la montée du nazisme et l'accommodement des jeunes à son avènement. Elle est néanmoins mise au pas et interdite en 1933.

Le dernier moment est la période nazie, associée à l'essor de la Jeunesse hitlérienne, au départ très liée à la SA, puis constituée en mouvement autonome. Déclarée « Jeunesse unique » en 1939, elle compte alors plus de 8 millions d'adhérents. Dans ce chapitre, l'auteur revient sur les idées de Hitler concernant l'éducation telles qu'il les expose dans le tome 2 de *Mein Kampf* (1926), en montrant comment celui-ci a su capter une partie des revendications du mouvement juvéniliste, notamment l'idée d'une éducation nécessaire de la jeunesse en dehors de l'école (dont le rôle est minoré par Hitler) et l'appel à la jeunesse comme moyen de relever l'Allemagne. On comprend le croisement possible de ces thèmes avec ceux du NSDAP, qui se présente justement comme un « mouvement » de jeunes (et non un vieux parti du « système » de Weimar). Le nazisme ajoute cependant une composante nouvelle, qui n'existait pas dans le mouvement juvéniliste préexistant, à savoir la dimension paramilitaire, subsumée sous la préparation de l'Allemagne à la guerre. Le livre s'achève avec le sacrifice de cette jeunesse au front dans la Seconde Guerre mondiale.

Au terme de ce parcours, il faut souligner la force de cette magnifique synthèse, qui fait découvrir au public français une énorme bibliographie en allemand. On peut regretter toutefois que l'approche générationnelle n'ait pas été mobilisée pour allier histoire des idées et histoire sociale. De même, la question de la spécificité de ce mouvement juvéniliste allemand aurait pu donner lieu à des comparaisons avec d'autres pays pour sortir du raisonnement tautologique. Le livre renvoie de temps en temps aux représentations étrangères sur la *Jugendbewegung*, notamment dans l'entre-deux-guerres quand plus de 40% des classes d'âges entre 14 et 21 ans appartiennent en Allemagne à des organisations se reconnaissant dans le mouvement juvéniliste (sans compter

les mouvements de jeunesse des partis politiques). Ce regard sur l'Allemagne comme pays de la jeunesse organisée bien avant 1933 aurait pu être davantage mis en perspective.

Marie-Bénédicte Vincent

LEMBRÉ (Stéphane)

Histoire de l'enseignement technique

Paris, La Découverte, 2016, 128 p. (collection Repères)

Les synthèses sur l'histoire de l'enseignement technique français sont rares et souvent datées, qu'il s'agisse de l'enseignement industriel et commercial⁵ ou de l'enseignement agricole⁶. Ce simple constat permet de saluer la publication de cet ouvrage qui, de plus, intervient après 25 années de réel dynamisme dans ce secteur de recherche. Stéphane Lembré, bon connaisseur du sujet et auteur d'une thèse remarquée sur l'enseignement technique dans le Nord de la France, dresse ici un tableau qui va de la fin du XVIII^e siècle à nos jours. L'ouvrage est divisé en quatre grands chapitres chronologiques : le XVIII^e siècle ou « l'apprentissage des métiers », la période 1800-1918, « lente définition de l'enseignement technique », la période 1919-1959 vue comme celle de « l'État organisateur de l'enseignement technique », et enfin l'époque ultime allant de 1959 à nos jours intitulée « des enseignements dominés ? ». L'ouvrage se termine par une chronologie succincte et une bibliographie actualisée.

Ce tableau englobe tout l'enseignement technique, y compris l'enseignement agricole généralement délaissé. S. Lembré explique, dès l'introduction, son souci de s'attaquer à tous les « enseignements orientés vers le métier, attachés à la préparation pensée comme pratique de futurs travailleurs » (p. 4). On ne peut que saluer cette orientation, les répartitions administratives en fonction des ministères de tutelle, qui servent généralement à séparer l'enseignement

5 Patrice Pelpel, Vincent Troger, *Histoire de l'enseignement technique*, Paris, Hachette, 1993 ; Bernard Charlot, Madeleine Figeat, *Histoire de la formation des ouvriers (1789-1984)*, Paris, Minerve, 1985 ; Antoine Léon, *La Révolution française et l'éducation technique*, Paris, Société des Éditions robespierristes, 1968 ; Jean-Pierre Guinot, *Formation professionnelle et travailleurs qualifiés depuis 1789*, Paris, Domat-Montchrestien, 1946.

6 Michel Boulet, *Evolution de l'enseignement agricole*, Paris, École nationale supérieure des sciences agronomiques appliquées, 1979.